

Pour voyager avec Ella Maillart

Etudes littéraires. La collection Le Cippe s'enrichit de quatre nouveaux essais sur des œuvres francophones. Dont deux intéressantes approches d'Alexandre Voisard et de la grande voyageuse.

JACQUES STERCHI

m

Menée par Patrick Amstutz – qui est notamment chargé de recherches à l'Université de Fribourg –, la collection d'études littéraires Le Cippe a pour but de faire redécouvrir des auteurs francophones par le biais d'une relecture d'une de leurs œuvres. Un concept qui s'applique particulièrement à Ella Maillart dont le professeur Charles Forsdick réévalue *Oasis interdites*, récit du voyage effectué par la Suisse et Peter Fleming dans la Chine de 1935. Si les rapports entre les deux ex-

fait justifié: se méfier de l'image d'un Voisard chantre de la libération du Jura, pour laquelle il n'hésita pas à dire tout haut des poèmes de *Liberté à l'aube*. Image par trop réductrice, souligne Arnaud Buchs, et qui ne permettrait pas de percevoir la vastitude de l'œuvre, «pleine de nostalgie et d'humour, de légende et de quotidien». Décortiquant *Le déjeu*, Arnaud Buchs démontre comment la poésie peut aussi être faite pour aider à vivre. Rappelant au passage à quel point Alexandre Voisard aura suivi toute sa vie une éthique, au sens d'une exigence jamais trahie d'un lyrisme assumé. Parfois contre «vents et marées», note Arnaud Buchs, mais en restant le poète universel qui n'a rien d'un écrivain régionaliste.

La collection ne s'arrête pas qu'aux grands écrivains helvétiques

plorateurs sont intéressants, Charles Forsdick met surtout en lumière l'importance de l'ouvrage dans le genre qu'est la littérature de voyage.

Il note aussi comment *Oasis interdites* fut reçu à sa publication, y compris aux États-Unis et en Angleterre, puis oublié avant de retrouver des lecteurs tout récemment. Enfin le professeur de Liverpool se penche sur les conditions d'écriture qui sont particulières chez Ella Maillart. De quoi dépasser amplement le cliché parfois caricatural qui colle à la défunte voyageuse.

Autre approche intéressante, celle d'Alexandre Voisard. Spécialiste de la poésie du XX^e siècle, Arnaud Buchs aborde l'écrivain jurassien au travers d'un de ses livres majeurs, *Le déjeu*. Avec un parti pris tout à

De Césaire à Arnothy

Mais la collection Le Cippe ne s'arrête pas qu'aux grands auteurs helvétiques. Pierre Vilar démontre comment Aimé Césaire a non seulement inventé le terme «négritude» mais surtout trouvé une nouvelle langue dans *Les armes miraculeuses*. Une œuvre, note Vilar, qui «traverse et déplace les genres poétiques». Une œuvre carrefour qui assied en quelque sorte le génie du poète martiniquais, déjà pressenti sept ans auparavant dans *Cahier d'un retour au pays natal*.

Enfin la collection Le Cippe permet à la Québécoise Anne Martine Parent, spécialiste des témoignages littéraires et de

l'autobiographie au féminin, d'analyser les enjeux du livre de Christine Arnothy *J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir*. Ce journal de guerre écrit dans une cave d'un immeuble de Budapest prise en étau entre Russes et Allemands en 1944-45. Autour de l'essentielle vérité de l'expérience, Anne Martine

Parent propose une passionnante analyse de l'œuvre d'Arnothy, dont on connaît évidemment les nombreuses errances à travers le monde. Mais ce petit essai se penche également sur le passage délicat entre journal de guerre et irruption de la littérature dans le témoignage. Autrement dit, Anne

Martine Parent nous propose d'assister «en direct» à la naissance d'un écrivain. I

> Charles Forsdick, *Oasis interdites*, Ella Maillart; Arnaud Buchs, *Le déjeu*, Alexandre Voisard; Pierre Vilar, *Les armes miraculeuses*; Aimé Césaire; Anne Martine Parent, *Etude sur J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir de Christine Arnothy*, Ed. Zoé/ Etudes littéraires Le Cippe.



Ella Maillart, une écrivaine toujours à redécouvrir. HORST TAPPE

ANDRÉ LAUDE
La poésie
comme
pulsation

Insurgé, iconoclaste, anarchiste, poète incendié et fraternel amoureux, André Laude (1936-1995) aimait se définir en rebelle et revendiquer ses origines ouvrières. Ce fils d'installateur sanitaire, admirateur d'André Breton et de Benjamin Péret, a été lui-même guichetier et peu ou prou journaliste, critique, animateur culturel à la Fnac ou à France-Culture. Surtout il se voyait comme un poète libertaire essayant ses recueils chez une foule d'éditeurs marginaux. Assumant son destin de scribouilleur désargenté, se rangeant du côté des dépossédés, il vivait l'écriture comme une pulsation, entre lucidité acérée et faim d'amour.

D'où l'intérêt de se plonger dans l'épais volume des œuvres complètes de l'auteur publié aujourd'hui aux Editions de la Différence. Histoire de cerner dans ce magma des éclats troublants de véhémence. Arrachés à la souffrance, à la révolte qu'inspire la mort. Mais également au désir plus vaste que la nuit, car l'amour se défend «avec les ongles avec la voix», «avec l'encre le violon et les papillons». L'amour sans fin recherché, appelé, voulu comme la seule justification d'exister. L'amour absolu sans quoi «l'homme dans l'homme serait moins grand». Une voix à redécouvrir, loin de la poésie molle et des fadaises qui encombrant les étals des libraires. AF

> André Laude, *Œuvre poétique*, avec un avant-propos d'Abdellatif Laâbi et une préface de Yann Orveillon, Ed. de la Différence, 733 pp.

en bref

IMAGINAIRE NORDIQUE

ISLANDE *Sur la paupière de mon père* est un roman kaléidoscopique brassant la mythologie islandaise, l'évocation du nazisme, l'identité insulaire et nationaliste, le burlesque et l'alchimie. Le tout déguisé en faux polar évoquant une série de meurtres apparemment liés à une collection de timbres... Parolier de Björk du temps des Sugarcubes, collaborateur du cinéaste Lars van Trier, l'Islandais Sjon signe là un livre étrange, partagé entre l'ironie féroce envers son pays – hilarante scène de naturalisation – et tentation mythologique. On s'y perd un peu, tant le mélange manque de lignes de force au profit d'un foisonnant imaginaire nordique. JS

> Sjon, *Sur la paupière de mon père*, Ed. Rivages, 219 pp.

L'EMPAILLAGE DU PÈRE

CURIOSITÉ Présentée comme largement autobiographique, *J'ai empaillé Michael Myers* est la chronique d'un père retrouvé au Vermont par son fils trentenaire, venu de France. Ian débarque donc en 1998 aux USA pour rencontrer son père manchot, indien, chauffeur de taxi, et une encombrante famille. Un récit bien maîtrisé, bourré de sexe et de drogue, mais aussi riche d'un constat: à n'importe quel âge le désir peut conduire à l'amour ou à la démence. Un carnet de bord(erline) qui se termine par l'empaillage du père... JS

> Ian Soliane, *J'ai empaillé Michael Myers*, Ed. La chambre d'échos, 108 pp.

L'univers vertigineux des encyclopédies

Berne. Comment se constitue le savoir? La nouvelle exposition de la Bibliothèque nationale explore cette vaste question à partir de l'article du Dictionnaire historique de la Suisse consacré à l'ancienne ministre de la Culture Ruth Dreifuss.

CAROLE WÄLTI, SWISSINFO

Six mots clés, trois paragraphes et une poignée de dates. C'est la formule sous laquelle Ruth Dreifuss, figure politique clé des années 90, passera à la postérité via le Dictionnaire historique de la Suisse. Actuellement en cours de rédaction, cet ouvrage quadrilingue est la plus importante entreprise de sciences humaines menée par la Confédération. A ce titre, il est au centre de la nouvelle exposition de la Bibliothèque nationale. A voir à Berne jusqu'au 29 mars, celle-ci tient en fait dans une seule salle.

Sous un titre à consonance biblique – «Au début est le verbe» – elle traite de l'élaboration d'encyclopédies en Suisse. Un thème autour duquel la BN et le DHS ont collaboré pour monter cette exposition. Quant au choix de Ruth Dreifuss, il ne s'agit pas tout à fait d'un hasard puisque les deux institutions étaient précisément placées sous son patronage lors de son mandat comme ministre de l'Intérieur et de la Culture entre 1993 et 2002. A partir de la notice biographique de l'ex-ministre dans le Dictionnaire historique de la Suisse (DHS), l'exposition met le doigt sur les problèmes de la lexicographie, le nom savant par lequel on désigne la technique de confection des dictionnaires.

«Il ne s'agit pas d'une exposition sur Ruth Dreifuss, mais plutôt sur le travail de bénédictin que représente toute œuvre de type encyclopédique. Un aspect dont leurs utilisateurs ne sont pas forcément conscients», souligne Marco Jorio, rédacteur en chef du DHS. A terme, celui-ci comptera quelque 36 000 notices, dont 18 000 sont aujourd'hui disponibles gratuitement sur internet.

C'est le cas par exemple de celle de Ruth Dreifuss. Pour illustrer les choix drastiques auxquels l'article qui lui est consacré a donné lieu, l'exposition s'attarde sur quelques aspects de sa vie et de son activité politique. Endingen, Genève, judaïsme, féminisme, Christiane Brunner/Francis Matthey, AVS. Ces jalons dans le parcours de la politicienne sont autant de pistes historiques qui ouvrent sur une exploration plus vaste et renvoient à d'autres articles du DHS.

En exposant des versions successives raturées puis corrigées de ces notices, les commissaires de l'exposition Peter Erismann et Andreas Schwab illustrent les défis de la lexicographie. Sélection des sources, des événements, des termes, les auteurs du DHS sont confrontés quotidiennement à des

choix difficiles. «En donnant la parole à des rédacteurs et des traducteurs du DHS à travers des vidéos, nous avons aussi voulu donner un visage humain à cette ample tâche», expliquent les commissaires.

Pour guider le visiteur, ils ont représenté la métaphore de l'arbre du savoir sur le sol de la salle. Utilisée au Moyen Age déjà, elle illustre l'interconnexion des connaissances qui a de tous temps donné le vertige aux lexicographes. Aux côtés de la traditionnelle vitrine où sont exposées diverses encyclopédies helvétiques anciennes ou plus récentes conservées par la Bibliothèque nationale, une animation interactive permet de se projeter à l'intérieur de l'univers lexicographique de Ruth Dreifuss.

Un univers qui aurait à coup sûr été encore beaucoup plus riche et plus complexe si la subjectivité pouvait y trouver place. Pour l'anecdote, l'ex-ministre, impliquée dans la préparation de l'exposition, a en effet relevé des imperfections dans «sa» notice du DHS: militante féministe de la première heure, elle a tiqué en constatant l'absence du nom de sa mère aux côtés de celui de son père. «C'est une lacune, reconnaît Marco Jo-

rio. A l'époque, le rédacteur a peut-être estimé qu'une telle recherche prendrait trop de temps. Cela sera complété lors d'une prochaine actualisation». Et le rédacteur en chef du DHS de relever le caractère évolutif de tout ouvrage encyclopédique.

A ce propos, l'exposition pose aussi la question de l'avenir de la lexicographie. De la fameuse Encyclopédie dirigée par Diderot à Wikipédia et autres encyclopédies en ligne, la récolte et la mise en relation des informations demeurent au cœur de l'activité lexicographique même à l'heure d'internet. «Cette exposition ajoute un chapitre à notre partenariat de longue date avec le DHS, a déclaré à ce sujet Marie-Christine Doffey, directrice de la BN. A l'ère numérique, nos deux institutions ne peuvent ignorer la problématique de la transmissions électronique du savoir.»

De quoi apporter un sérieux démenti à Mike Barfield – un auteur britannique s'inscrivant dans le prolongement du cynico-satirique *Dictionnaire du diable* d'Ambrose Bierce – lorsqu'il définit l'encyclopédie comme un «système pour récolter la poussière par ordre alphabétique». I